

Lucain, l'Histoire et la mémoire poétique

Bruno Bureau

► **To cite this version:**

Bruno Bureau. Lucain, l'Histoire et la mémoire poétique. O. Devillers, S. Franchet d'Espèrey. Lucain en débat, rhétorique, poétique et histoire, Ausonius, pp.77-87, 2010, 9782356130310. hal-00367477

HAL Id: hal-00367477

<https://hal-univ-lyon3.archives-ouvertes.fr/hal-00367477>

Submitted on 11 Mar 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« LVCANVS ... VIDETUR HISTORIAM COMPOSVISSE, NON POEMA ».
LUCAIN, L'HISTOIRE ET LA MÉMOIRE POÉTIQUE

Bruno Bureau*

À paraître sous une forme différente dans “Lucain en débat”, sous la direction de S. Franchet d'Esperey et O. Devillers.

*What we call the beginning is often the end
And to make an end is to make a beginning*
(T.S. Eliot)

Le célèbre jugement de Servius sur Lucain a alimenté depuis longtemps la discussion sur les rapports que le poète entretient avec l'Histoire¹, bien qu'il faille admettre que ce n'est pas tant de l'Histoire que traite ici le commentateur que de l'emploi de la mythologie. Il s'agit en effet de souligner que Lucain s'est interdit, comme un historien, de recourir à la mythologie qui est l'ornement essentiel des poètes². Servius oppose donc la poésie qui requiert le mythe et l'Histoire qui l'exclut, ce qui est un débat ancien déjà de son temps, puisqu'on en trouve la trace dans l'espèce de préface à la *Guerre Civile* que l'on trouve chez Pétrone³, et au-delà même dans les trois types de narration, *historia, fabula, argumentum* que définit Cicéron.

Je voudrais ici repartir de ce moment bien connu de contact entre la *fabula* et l'Histoire que représente le passage de César aux ruines de Troie pour interroger le rapport que peut entretenir le poète avec la matière mythique en tant qu'elle est source de poésie. Si Lucain rejette l'appareil divin traditionnel, il n'en a pas moins le désir de se situer dans une tradition poétique ouvertement épique, dans laquelle le poète transforme non en mythologie, mais en mythe⁴, les événements dont il est le chantre. La manière même dont Lucain pose le problème du rapport entre le poète, le mythe et l'Histoire dans ce passage fameux indique clairement, nous le verrons, que l'enjeu pour lui est avant tout mémoriel. La forme même du discours compte sans doute moins (contrairement à ce qu'affirment Pétrone et Servius) que l'évaluation de ce que le poète transmet à la mémoire, donc, puisque *memoria* signifie aussi l'Histoire, la manière dont un poète écrit l'Histoire.

1. César archéologue ou mythographe (9, 961-979)⁵

* PRES Université de Lyon (Jean Moulin-Lyon 3)-CEROR EA 664

¹ Récemment encore Salem 2002 entre autres.

² Serv. *Aen.* 1, 382 avec cette phrase à notre sens essentielle : *hoc loco per transitum tangit historiam, quam per legem artis poeticae aperte non potest ponere... quod autem diximus eum poetica arte prohiberi, ne aperte ponat historiam, certum est. Lucanus namque ideo in numero poetarum esse non meruit, quia videtur historiam composuisse, non poema.*

³ 118, la poésie porte « les secrètes décisions des dieux, et, dans le style, les tourbillons du mythe, afin que le poème ait plus l'air de la vaticination d'un esprit en proie à l'enthousiasme que du témoignage loyal et d'une scrupuleuse exactitude d'un témoin ».

⁴ Sur la différence fondamentale entre mythologie et mythe, voir Eliade 1981.

⁵ Lecture mythologique et historico-morale de ce passage dans Rossi 2001. Cf. aussi avec des points d'accord, mais beaucoup de divergences d'interprétation De Nadaï 2000, 313-338. On ne peut à nouveau souscrire à des formules

Le séjour de César aux ruines de Troie nous place immédiatement au coeur du problème puisque son historicité-même est largement mise en doute. La première *licentia* de Lucain est donc de sortir des *res gestae* pour entrer dans un *argumentum*, vraisemblable (après tout César était dans le secteur), mais sans doute faux⁶. La raison de cet excursus est évidemment dans la mise en perspective métopoétique qui suit, mais l'excursus en lui-même n'est pas exempt d'une réflexion sur le *uatum labor*.

César est présenté comme *mirator famae*, expression curieuse, dont le sens engage toute la suite⁷. Si *famae* anticipe l'apparition du poète juge de César, *mirator* est présent en 9.807, pour un jeune homme Tullus qui est un *mirator Catonis*, mais qui meurt dans les atroces souffrances de l'hémorroïde⁸. Horace l'avait utilisé de manière obscène⁹, et le mot, à la différence d'*admirator* moins marqué, n'apparaît que rarement sans connotation ironique ou distanciée¹⁰. Le *mirator* s'enthousiasme généralement soit pour des choses basses et viles, soit au contraire pour des réalités trop sublimes pour lui. Ce mot fait donc de César une figure de double, mais de double pervers du poète.

Or associer figure historique et figure de poète est en soi porteur de sens, dans la fameuse relation entre homme d'action et homme de célébration, entre héros et poète. N'est-ce pas précisément devant les ruines de Troie qu'Alexandre déplorait qu'il n'y ait plus d'Homère pour le célébrer¹¹ ? Or la figure d'Alexandre s'insinue de façon de plus en plus insistante dans les

comme « l'homme de la réalité y impose sa marque avec un empire que conteste bien vainement l'homme de la poésie ». C'est pour nous exactement l'inverse.

⁶ Lintott 1971, 489 ; Rossi 2001, 314. Sur Alexandre aux ruines de Troie, voir Plu., *Alex.*, 15.4-5 et (plus allusif) Cic., *Fam.*, 5.12.7. L'idée d'un faux vraisemblable, qui concorde parfaitement avec l'*argumentum* est confirmée par la mention en Str. 13.1.27 de l'intérêt porté par César au village d'Ilion, en raison précisément de sa fascination pour Alexandre. On remarquera le participe ζήλοσας qui n'est pas sans lien avec l'*invidia famae* que Lucain prête à son personnage. On peut aussi noter de façon plus éloignée en apparence (mais en même temps plus apte à exciter la vindicte de Lucain l'anecdote transmise par Suet., *Jul.*, 7.1). En contrepoint homérique et historique Lausberg, 1986, 1577 remarque fort à propos une tradition où Pompée était affublé du surnom d'Agamemnon (App., *BC.*, 2.67, et surtout Plu., *Pomp.*, 67.3 et *Caes.*, 41.2). Si la notice transmise par Phot., *Bibl.*, 151 a sous le nom de Ptolémée Chennos (= 5.18) est fiable (Lausberg 1986, 1578), ce qui reste à prouver, le fait que Pompée avant le combat ait systématiquement relu *Il.* 11 pourrait être ici de grande conséquence pour indiquer que César tente, dans sa folie, de dépasser Pompée y compris sur son propre terrain poétique.

⁷ L'expression est d'autant plus étrange qu'elle résonne en écho de la présentation de Pompée comme *famae petitor* en 1.131, dont on voit bien qu'elle va se réaliser dans un tout autre ordre que celui qu'espérait Pompée au livre 1, dans l'ordre de la belle mort qui fait de lui, finalement et après bien des détours, un héros (Feeney 1986, 241-242).

⁸ 9.806-807. Toute l'ambiguïté du texte réside bien dans le fait que ce *mirator Catonis* n'est pas un *imitator Catonis*, car le grand homme, lui, échappe aux reptiles, précisément parce qu'il n'en a pas peur (9.881-882 cf. 9.840). Tullus est donc un double virtuel, mais terriblement imparfait de Caton. Il est *magnanimus* certes, mais pas assez pour fuir le fléau. Sur la représentation philosophique qui peut se dissimuler sous cette façon de faire de Caton, voir Grimal 1970, 101-103.

⁹ S. 1.2.36 : *mirator cunni Cupiennus albi* où le nom du personnage rajoute probablement un calembour à un passage déjà salé.

¹⁰ Emploi extrêmement intéressant en Ov., *Met.*, 4.641, où Persée se présente à Atlas. Dans ce contexte, le *mirator rerum* est celui qui prend plaisir à s'extasier des récits héroïques, un peu comme le fait César ; le mot désigne pratiquement ici un "amateur" ou un "connaisseur", deux sens qui éclairent le recours à ce mot, par ailleurs rare, pour César ; en Prop. 2.13.9, le mot porte de toute évidence une connotation critique, pour désigner celui qui ne se plaît en connaisseur qu'à l'apparence extérieure ; deux emplois non ironiques en Sen., *Dial.* 7 (*De Vit. Beat.*) 8.3 et *Helv.*, 9.8 ; deux emplois chez Pline, tous deux distanciés (*mirator inanium* et *mirator auri* pour un cupide). Chez Martial, emploi non ironique apparemment, en 1.39 (mais douteux en 10.87).

¹¹ Cic., *Arch.*, 24.4 précisément au cap Sigée. Voir infra.

dernières actions du César de Lucain¹² : César visite le tombeau d'Alexandre, permettant à Lucain une violente attaque contre le macédonien¹³, puis demande à Acorée comment atteindre les sources du Nil¹⁴, pareil à Alexandre à qui un seul monde à conquérir ne suffisait pas¹⁵.

Il paraît donc évident qu'une première lecture à donner de ce passage, est celle de l'autoconstruction par l'homme d'action, César, de sa légende poétique, à partir de la tradition référentielle fondamentale, l'épopée homérique, dont on ne sait d'ailleurs elle-même, si elle appartient à la *fabula* ou à l'*historia*.

Or que voit César, que lit César dans Homère ? Le texte distingue soigneusement trois éléments, ce qu'il cherche à voir (*petit* 961 ; *quaerit* 965 : cap Sigée, Simois, Rhoetum, murs de Troie), ce qu'il voit (*aspicit* 970 : rochers d'Hésione, chambres d'Anchise, lieu du jugement de Pâris, lieu du rapt de Ganymède, endroit où se lamenta Œnone), ce qu'il manque de voir et que le *monstrator* lui désigne (*non respicis* 979 : Xanthe, lieu où fut enseveli Hector et autel de Zeus Herkeios)¹⁶. Tous ces éléments érudits ne sont évidemment pas disposés en série de cette manière sans une intention particulière.

Dans ce que cherche à voir César, un élément très important est le caractère extrêmement composite de ce catalogue en apparence homérique : s'y mêlent des éléments de la geste des Énéades, d'un Homère érotique ou érotisé¹⁷, et des éléments absolument non homériques comme l'histoire d'Hésione ou celle d'Œnone qui appartiennent à des traditions ultérieures¹⁸. Le point commun est la dimension ouvertement fabulaire de ces éléments : théogamies et théophanies, de la *theologia poetarum* méprisée par Varron¹⁹. César apparaît donc comme celui qui recherche le fabulaire et mêle les genres recherchant sur le lieu par excellence épique de la poésie érotique ou

¹² Morford 1967, 13-19, mais le lien très clair entre l'invective contre Alexandre au début du livre 10 et le pèlerinage troyen de César est seulement effleuré (p. 14-15). Il me semble cependant judicieux de le creuser, non pas tant dans le sens d'une lecture politique (qui n'est pas mon objet ici) que du rapport avec la construction d'un « mythe personnel ». Sur le lien Alexandre-César-Achille et son exploitation par Lucain, Lausberg 1985, 1584-1585.

¹³ 10.20-45.

¹⁴ 10.191-192 où la tentation d'Alexandre l'emporte même sur l'appétit de pouvoir. Il s'agit évidemment de dépasser le Macédonien puisque, comme le note Acorée pour prévenir les ardeurs de César (10.272-275), *summus Alexander regum, quem Memphis adorat, / invidit Nilo, misitque per ultima terrae / Aethiopum lectos: illos rubicunda perusti / zona poli tenuit*.

¹⁵ Juv. 10.168-170.

¹⁶ Rossi 2001, 316-317 et surtout 321.

¹⁷ Pour Ganymède, *Schol. II*, 20.234 distingue soigneusement le récit homérique et l'histoire amoureuse qui fut ensuite greffée dessus. Il est vrai que l'expression lucanienne *unde puer raptus caelo* n'implique pas expressément une lecture érotique du récit, mais le fait qu'il soit coincé entre le jugement de Pâris et les plaintes de la *derelicta* Œnone invite à supposer une telle lecture.

¹⁸ Sur les rapports entre Lucain et Homère, voir Lausberg 1985, avec d'intéressants rapprochements entre les figures des héros homériques et ceux de Lucain qui peuvent confirmer l'importance du modèle homérique (même très profondément modifié à la fois par l'auteur lui-même et par la tradition à travers laquelle il reçoit Homère) dans la conception lucanienne de l'épopée, et auparavant von Albrecht 1970. Pour les attestations d'Œnone voir *PW* 17, 2, 2251-2253 qui indique un passage (Parth. 34), où le mythe est attesté dans les *Τρωϊκά* d'Hellanicos et chez Céphalon de Gergitha, identifié par Athénée avec un grammairien et historien alexandrin. A Rome, Lucain en avait évidemment trouvé l'évocation en *Ov.*, *Ep.*, 5), mais le fait qu'il s'agisse de poésie amoureuse est particulièrement révélateur de l'espèce de confusion générique qui habite le « poète » César. On notera également un assez grand nombre de représentations figurées en particulier en peinture certaines du I^{er} siècle et attestant par un autre moyen que la référence ovidienne la vitalité de cette histoire. Pour Hésione, voir *PW*, 8, 1, 1239-1241. Le passage d'*II*. 20.144 et suiv. qui parle du monstre marin ne mentionne pas la jeune fille et ne peut donc être signe d'un ancrage homérique. Dans le domaine latin, voir *Ov.*, *Met.*, 11.210 ; *Verg.*, *A.*, 8.157.

¹⁹ August., *C.D.*, 6.5.7.

élégiacque qui n'y a guère sa place. Si donc il est une figure de poète, son goût pour la *fabula* et les *erotika pathēmata* le sépare du poète du *Bellum ciuile*²⁰.

Ce que César veut voir, ce sont les éléments *multum debentes uatibus umbras* (963), c'est à dire une histoire passée au crible des poètes. Or ce crible, nous dit le poète, est dans la vision de César, un crible déformant et adultérant où l'*historia* est souillée de *fabula*. Certes l'histoire de Troie et de sa chute doit sa survie aux poètes, mais ce qu'en perçoit César n'est finalement que la part la moins historique, la plus gravement teintée de fabulaire. Or précisément, le vrai, la réalité même de l'histoire homérique, César est incapable de la voir : il franchit le Xanthe sans s'en apercevoir et viole le tombeau d'Hector, souillant ainsi involontairement les lieux les plus centraux de l'*Iliade* dont il a bien vu les *fabulae* périphériques, mais ignore la véritable signification ; mais le plus important est sans doute dans la mention de l'autel de Zeus Herkeios qu'il ne reconnaît pas ; car le mot *herkeios* est selon Denys un des équivalents grecs du mot latin *penates*²¹ ; ce que César est incapable de reconnaître dans cette histoire, c'est la propre origine de son histoire²² ; autrement dit le mauvais poète qu'est César ne s'intéresse qu'à une *fama* fallacieuse et fabulaire, mais ne tient aucun compte de la seule dimension importante de l'Histoire, celle qui en fait le lieu où s'enracine l'appartenance même à un corps politique sacré, uni autour d'une tradition qui le fonde²³.

L'enjeu ici est bel et bien l'articulation entre l'Histoire épique en tant que "passé absolu" pour reprendre le mot de M. Bakhtine, et la dynamique vivante de la tradition. De ce fait, l'expression *etiam periere ruinae* mérite d'être reconsidérée dans cette optique. Ahl²⁴ avec raison rapprochait ce passage de 7.391-408, mais sa lecture, nettement historique, ne rend paradoxalement pas totalement justice au parallèle. Les similitudes entre ces deux textes posent le rapport du poète avec son histoire de la guerre civile, et de César avec l'histoire de Rome, mais les deux sont évidemment liés. En écrivant *tunc omne Latinum fabula nomen erit*, le poète anticipe, dans l'ordre historique, ce lieu métapoétique de Troie où plânent les *multum debentes uatibus umbras*. Les villes citées au livre 7 renvoient, comme on le sait, à Verg., *A*, 6, mais elles sont ruinées déjà au temps de Virgile. Elles sont donc devenues objet de *fabula*, non "folk tale" (Ahl), mais objet de poésie, donc enjeu poétique mettant en jeu la capacité à la fois du poète et de son double le "héros" à construire l'Histoire²⁵.

Ce que constate Lucain au livre 7, finalement, n'est rien de plus à sa source que la reprise d'un fait absolument patent : la destruction des villes de la ligue latine. Mais le sens qu'il en donne est différent. En prétendant (7.407-408) que *Pharsalia tanti causa mali*, il dévoile son jeu. Ce n'est pas tant l'événement historique de Pharsale qui ruine ces cités, que ce dont Pharsale est le point culminant, l'affrontement fratricide des forces Romaines. La ligue latine était une tentative romaine d'unifier l'Italie, par la *concordia* entre des peuples ennemis ou aux intérêts divergents, mais, tout cela s'est effondré dans les guerres civiles successives pour aboutir à l'anéantissement d'un monde à Pharsale. Or César est l'agent principal de cette destruction, mais la visite troyenne expose le sens césarien de cette destruction.

²⁰ Contrairement à Rossi 2001, 321.

²¹ 1.67.3.

²² Grimal 1960 avec 1.196 qui confirme le lien entre Herkeios et les pénates.

²³ Cette vision auctoriale de l'opposition entre la tradition « autour d'Homère » et le fondement homérique lui-même ne contredit nullement au contraire la remarquable analyse de Lausberg 1985, 1582-1584 sur la représentation iliadique en creux visible dans le poème de Lucain.

²⁴ 1976.

²⁵ Voir maintenant sur ce point Tarantino 2006.

2 César, le poète du néant (990-999)

Pour conclure la séquence métopoétique que constitue cet excursus/excursion César prononce sur les ruines de Troie quelques mots (évidemment inventés par Lucain). À la fin de son discours, César passe contrat avec les pénates phrygiens (997-999) : les murs de Troie se relèveront, et il existera une Pergame romaine si les dieux phrygiens le favorisent. On lit aussitôt derrière ces mots Hor. *Carm*, 3.3.57-68 où Junon interdisait de reconstruire Troie, car Rome désormais est pleinement et entièrement la nouvelle Troie. On ne retiendra un élément essentiel : l'encens pieux que César entend donner aux pénates troyens fait écho au *nimum pii rebusque fidentes* d'Horace, prolongeant ainsi l'illusion de César et l'échec de sa poétique, en même temps qu'il donne, à mon avis, le sens exact de l'impiété césarienne.

César se veut un *poiètès* au sens étymologique du terme, il est un faiseur, de villes, de monde, mais il n'est pas un *uates*, un voyant. Prisonnier de la *fabula*, mais croyant faire l'Histoire, il ne reconstruit que des chimères impies, car contraires à l'ordre même de l'Histoire qui fait se succéder les empires et les détruit²⁶. Il est l'immanence de l'Histoire cherchant à échapper à elle-même, mais Arist., *Po*, 1451a-b lui répond à distance : il ne suffit pas de poétiser l'Histoire pour la rendre poésie, car la poésie est d'une autre nature, elle est vision philosophique, donc ouverture sur une transcendance²⁷. Or César ne voit pas l'essentiel, il se perd dans les circonvolutions du fabulaire que le poète démêle pour lui, mais aussi contre lui, en soulignant l'aberration de l'historicisme fabulaire de César. De même, quand il fantasmait l'ultra-monde des sources du Nil, Acorée, un autre voyant, mais dans l'ordre philosophique et physique, le renverra à sa propre limite. Dans ce discours, il s'approprie la geste des Enéades et de celui qui devient « mon Énée », arraché ainsi à l'Histoire commune de Rome pour devenir le fantôme originel du seul vrai nom romain, la *gens Iulia*, devenue, dans la projection démente de César cherchant à résumer/réassumer Rome, la seule image de la cité. La tentation d'Alexandre n'est alors que l'avatar historico-fantasmatique de cet égarement : la nation macédonienne résumée dans son roi et conduite au-delà même d'elle-même dans ce qui fut son propre anéantissement.

Alors pourquoi des *vota non irrita* que l'on traduit un peu vite par « accomplis » ? Or Troie ne renaît pas et les entreprises du tyran s'achèvent dans sa propre mort, l'Histoire venant ici en apparence contredire le poète. Rapprochée des *pia tura* du discours de César, ils prennent sens. César respecte scrupuleusement la forme de l'offrande, il est *pius* dans le sens où sur le plan liturgique et cultuel il est irréprochable²⁸. Ses prières sont « valables », mais cela n'implique pas

²⁶ Particulièrement intéressant est dans cette optique le rapprochement opéré par Lausberg 1985, 1587 avec Plb., 38.22 où l'on voit Scipion appliquer à Carthage vaincue *Il*, 4.164-165. Le grand général sait bien, lui à la différence de César, que les empires n'ont qu'un temps et qu'il ne sert à rien de forcer le cours de l'Histoire lorsque celle-ci a condamné un empire. Ce passage me paraît mieux en situation pour le séjour de César aux ruines de Troie que pour le rapprochement supposé par Lausberg avec 7.195-196 et la prophétie de Padoue. En revanche il faut, comme elle, le fait les rapprocher de 7.131-132 (*aduenisse diem qui fatum rebus in aeuum / conderet humanis, et quaeri, Roma quid esset, / illo Marte palam est*) et noter que l'opposition de ces vers avec *A.*, 7.145 *aduenisse diem quo debita moenia condant* renforce le réseau de signification qui condamne l'entreprise de César.

²⁷ Transcendance qui, comme l'a très bien montré Lausberg 1985, 1571 n'exclut pas que l'on prenne parti pour ou contre un personnage. César étant un barbare, un tyran en puissance et un fou criminel, le poète sage doit le stigmatiser aux yeux de ses lecteurs. Lausberg cite avec une toute particulière pertinence à ce sujet Plu., *Mor*, 19c sur les parti-pris d'Homère (même si, dans le cas envisagé, c'est un discours de personnages qui porte le jugement moral).

²⁸ Leigh 1997, 18-19 en particulier note 16.

qu'elles soient exaucées. C'est sans doute tout le contraire. César observe la forme extérieure de la piété, mais il ne prie pas *corde pio* comme le souhaitait Perse²⁹. César est l'homme des apparences, prend l'apparence pour le vrai, la *fabula* pour l'*historia*. Il se satisfait de la surface des choses, sans entrer réellement dans leur profondeur. Il est l'anti-poète selon Aristote.

Mais est-il pour autant un historien ? Certainement pas, car ce qu'il voit n'est même pas le réel, comme nous l'avons dit, mais la reconstruction fantasmatique de ce réel. César est l'homme dont la vie ne parvient pas à se sortir la tension entre la réalité historique de ses actes (abominable) et la poétique épique fantasmée qu'il leur surimpose. En niant l'histoire au profit du mythe personnel, César croit écrire sa propre geste, il ne fait que mêler de manière absurde et improductive l'ordre historique et l'ordre fabulaire. En ce sens, il est au moins autant l'ennemi poétique du poète que son ennemi politique³⁰.

3- Le poète véritable historien parce que véritable poète.

Face à César, *mirator fama* incapable de percevoir la nature exacte du lien entre tradition, histoire et renommée, la figure même du poète se pose dans la section centrale (979-986) comme le véritable pourvoyeur de l'exacte *fama*. Face à la tentation césarienne de reconstruire l'Histoire autour de son propre fantasme pour en faire une *sacra fama* qui ne serait en fait qu'illusion, le poète oppose la *fama* réelle et substantielle que donne la poésie³¹. C'est le poète –et lui seul– qui opère, à l'image d'Homère, la consécration de la *memoria historica* en *fama*.

3.1-Mémoire de poète et poésie de la mémoire.

L'encadrement de la réflexion du poète par deux occurrences de l'adjectif *memorable* (9.964 et 9.994) souligne nettement que l'enjeu de l'opposition poétique / politique entre le poète et César réside dans le statut accordé à la mémoire, dans le passage du *nomen memorable Troiae* au Palladium *pignus memorable* ou comment articuler la tradition romaine sur son fondement troyen. César voulait simplement annuler la distance, en reconstruisant Troie puisque, dans son discours, il ramène en quelque sorte à Troie le Palladium. Au contraire le poète, lui, affirme la distance, car Troie ne peut exercer son emprise véritable sur l'histoire que si elle est un *nomen* et non une *res*, un lieu de mémoire et non un lieu d'action.

Sans reconstruire l'itinéraire complet des thématiques liées à la mémoire chez Lucain, quelques remarques sur la dimension historico-mythique de la mémoire s'imposent alors. Il existe, ce me semble, trois formes essentielles de mémoire chez lui : la mémoire mythique, la mémoire historique et ce que je nommerai la mémoire-fantasme qui se nourrit des deux autres formes, mais en les adultérant gravement l'une et l'autre.

²⁹ 2.62-75.

³⁰ On rejoint totalement Rossi 2001, 316 et Leigh 1997, 53.

³¹ von Albrecht 1970, 272 interprète ce passage non comme une programme poétique homérique pour le poème, mais comme un jeu de références dont l'enjeu est en réalité la poésie elle-même. Sur le caractère évidemment paradoxal de la *fama* (abjecte) que César retirera de l'oeuvre du poète, Zwierlein 1974, 72. Si Lucain connaît l'anecdote sur Alexandre qui aurait mieux aimé être le Thersite d'Homère que l'Achille de Choerilos (Porph., *In art.* 357, Lausberg 1985, 1586), la vision devient encore plus cinglante : il exaucera Alexandre / César, en faisant de celui dont les actes proclament qu'il est Achille un être aussi répugnant que Thersite. *Contra* en partie Leigh 1997, 102-103.

La mémoire mythique ne peut appartenir au domaine de l'historien-poète, bien qu'elle soit en elle-même source d'une forme de poésie, que Lucain connaît, mais dont il se détourne de propos délibéré. Ainsi c'est cette mémoire qui véhicule des mythes que le poète n'a garde d'infirmer ou confirmer, soulignant ainsi que cette mémoire n'est pas celle sur laquelle il entend construire son propre texte (9.512-514 et surtout 8.456-458 où la construction mythique est mise en rapport avec le *fas*)³². Elle demeure une sorte de stade pré-historique du discours sur lequel le poète hésite à prendre parti. Ainsi s'affirme très clairement et se justifie la rupture dont parle Servius : l'opposition déjà cicéronienne entre matière fictive et matière réelle se traduit chez Lucain par le rejet aux marges du texte de la mémoire mythique pour se concentrer sur la mémoire historique.

Cela ne signifie pas pour autant une exclusion des données surnaturelles de la mémoire historique elle-même. Ce n'est pas là en effet, entre naturel et le surnaturel, que passe la rupture entre les deux mémoires. La prophétie rapportée au livre 7.192-196³³ n'appartient absolument pas à la *fabula*, car elle est parfaitement vérifiée et authentique³⁴. Elle engage la *uera fides memorantibus*, expression problématique qui mérite qu'on s'y arrête. S'agissant d'un fait parfaitement connu et qui a eu de nombreux témoins, la restriction parfois proposée par les traducteurs³⁵ est contestable, dans la mesure où le mot *fides* renvoie précisément à la qualité majeure des historiens³⁶. L'énoncé risque alors de devenir tautologique « la vérité historique est vraie », mais la notation a son importance car les *memorantibus* sont ici sans nul doute les historiens qui rapportent ce fait. Il faut donc comprendre : s'il est vrai que l'on peut croire les Historiens, ce qui ne fait aucun doute.

En lisant la prophétie elle-même on s'aperçoit que la mémoire historique peut se définir comme une forme de connaissance de la vérité. La prophétie est en effet, contrairement à celle de César, parfaitement exacte et cette exactitude se retrouve dans la capacité de la mémoire historique à saisir les ressorts intimes des événements, à interpréter les leçons du passé.

³² La notion de *fas* est ici particulièrement importante parce qu'elle renvoie au scepticisme de Varron et Scaevola sur le caractère non-sacrilège des récits mythiques. August., *C.D.*, 5.27 et 6.5 avec cette remarque fondamentale : *prima inquit theologia maxime accomodata est ad theatrum* en raison précisément de son caractère fabulaire. L'idée que les dieux aient pu avoir un commencement est fautive et impie pour un Stoïcien (Cic., *N.D.*, 2.8.21), sauf à considérer les hommes divinisés par la superstition (Cic., *N.D.*, 2.28.70-71). A rapprocher de 9.513, où la forme donnée à Hammon-Jupiter –et présentée par Lucain avec toutes les réserves d'usage–, rappelle les sarcasmes des Stoïciens sur les habits, les parures et l'anthropomorphisme des dieux. Un autre passage intéressant à ce sujet est la remarque du poète sur le Titaresos (6.379). La présence d'une tradition invérifiable, *fama*, conduit le poète à se permettre la personification du fleuve doté d'une mémoire qui ne peut évidemment qu'être de l'ordre du fabulaire.

³³ Sur les prophéties chez Lucain, Dick 1963 ; Morford 1967, 59-74 avec des remarques importantes sur le rôle de ces passages dans l'économie générale du poème. Pour une lecture de cet épisode, voir Leigh 1997, 6-16.

³⁴ Le fait est attesté par Plu., *Caes.* 47 et Jul. Obs. 65 a. Voir Lintott 1971, 489 ; Dick 1963, 41-43).

³⁵ "If those who tell the tale may be believed" (Duff) ou pire encore "s'il faut en croire la tradition" (Bourguery-Ponchont) rendent parfaitement claire la confusion entre les deux plans mémoriels, mémoire mythique et mémoire historique et gommant ainsi le fait que le participe *memorantibus* signifie ceux qui ont rapporté l'histoire de cette guerre. Nous proposerions volontiers : "si les historiens sont véridiques et dignes de confiance".

³⁶ *Contra De Nadaï* 2000, 117-120. Toutefois s'il est vrai que « si l'art augural s'est recommandé comme allégorie, c'est ...parce que cette science des signes désigne quelque chose de plus grand que l'humanité commune », il est impossible devant une prophétie si évidente d'admettre qu'il « conserve leur mutisme aux signes » qu'il nous montre. C'est bel et bien le contraire. Il est encore plus impossible d'écrire de manière correcte s'agissant d'un poète qui, avec quelques rares autres lit les « signes des temps », que « l'art augural est dépouillé ici de cette puissance divinatoire qui le recommandait dans la religion civile des Romains », à moins de ne faire de cette prophétie qu'un *ornatus* sans conséquence. Or la figure très respectable de Nigidius Figulus convoquée au livre 1 contredit évidemment cette théorie (Morford 1967, 63).

On voit donc que la mémoire historique lucanienne est exigeante et que son herméneutique requiert de la part de l'Historien une vigilance de tous les instants pour échapper à l'emprise du fabulaire, sans toutefois donner trop rapidement au fabulaire ce qui relève de l'Histoire. Mais pour qui y parvient, cette mémoire ouvre à une connaissance en profondeur non seulement du passé, mais encore de l'avenir qu'elle permet d'anticiper par la déduction exacte des phénomènes futurs à partir des éléments du passé³⁷. Ainsi les anciens de Rome en 2.233-234, parce qu'ils ont été les témoins de l'histoire sanglante des débuts du I^{er} siècle peuvent-ils comprendre aisément que la guerre qui s'annonce sera sans commune mesure avec tout ce qu'ils ont connu³⁸.

Toute cette réflexion éclaire, pensons-nous, l'historicité revendiquée de l'épopée lucanienne, en particulier dans le rejet du fabulaire, mais elle la dépasse également³⁹, parce que le poète est plus que l'historien, il n'est pas seulement garant de la mémoire il est aussi passeur de mémoire.

3.2- Le poète-historien, constructeur de mémoire

Dans la tripartition de la mémoire lucanienne que nous posons, c'est évidemment la mémoire fantasmatique qui, paradoxalement, se rapproche le plus de celle du poète, car comme lui elle est *poiesis*, fabriquant, en détournant la mémoire, de la pseudo-histoire. Ainsi, Vultéius, au livre 4⁴⁰, dans un mouvement qui annonce la revendication césarienne d'être son propre faiseur de mémoire, revendique son inscription dans l'Histoire et dans la tradition (4.493-499)⁴¹. Mais, en réalité, cette forme de mémoire ne peut appartenir en propre aux personnages eux-mêmes ; Vultéius a beau chercher la gloire par sa dévotion, César, le maître qu'il sert fanatiquement (4.500)⁴², laisse planer un doute sur la valeur réelle de l'*exemplum*. Plus troublant encore, la mémoire de Pompée, telle que la définit Cornélie au début du livre 9, se porte non sur le héros qu'immortalise le poète, mais sur ses fils, *memores paterni iuris*, dont le personnage contestable de Sextus devenu par la suite pirate et bandit de droit commun (9.92-95)⁴³. Il paraît donc que le poète, sauf pour les anciens de Rome, refuse à ses personnages la capacité de parvenir à une juste

³⁷ Dick 1963, 38 : « In Lucan's *De bello civili*, however, there is no divine machinery, and therefore prophecies can be delivered only by the professional seer, the shade, or the poet himself as omniscient narrator ». Sur l'omniscience du narrateur lucanien, et sur la nature même de ce narrateur, voir dernièrement Calonne 2008, mais auparavant De Nádai 2000, 13-48 en particulier.

³⁸ *sic maesta senectus / praeteritique memor flebat metuensque futuri*.

³⁹ Résumé de ce qui est sur ce point la position la plus raisonnable chez Lintott 1971, 493 : « [His] technique is clearly not that of a historian, but nevertheless shows respect for the facts of history ».

⁴⁰ Voir Leigh 1997, 259-264.

⁴¹ *nescio quod nostris magnum et memorabile fati / exemplum, Fortuna, paras. quaecumque per aeuum / exhibuit monimenta fides seruataque ferro / militiae pietas, transisset nostra iuuentus*. Leigh 1997, 160 insiste bien sur « the quasi-theatrical exhibitionism of the character ».

⁴² Leigh 1997, 202.

⁴³ Même remarque sur le fait que ce soit lui qui aille chercher une connaissance vaine chez Erichon qui ne lui répond pas vraiment. Voir à ce sujet une remarque intéressante de Dick 1963, 44 qui en fait une forme particulière d'*argumentum* : Pompée était très intéressé par la mantique (Cic., *Div*, 2.53), ce qui donne au moins une cohérence familiale à cette consultation. Sur le caractère forcément fictif de cette scène (Bruère 1950, 228-229 et note 88 pour de timides et peu convaincantes tentatives de démontrer le contraire). Sur l'indignité du personnage à recevoir un oracle Morford 1967, 73-74.

utilisation de la mémoire. Certains sont prisonniers de la mémoire fabulaire, d'autres s'en dégagent, mais pour tomber dans les pièges d'une mémoire-fantasme.

Pourquoi en est-il ainsi ? Il vient immédiatement une réponse qui découle de l'attitude à bien des égards emblématique de César : l'homme qui agit dans l'Histoire ne peut pas discerner le sens même de l'Histoire, il est prisonnier de la pâte immanente dans laquelle il agit, sans pouvoir véritablement en sortir. Homme de passion, il n'accède jamais à la connaissance intime des mécanismes mêmes de l'Histoire, que voient seuls les hommes qui n'agissent pas, comme les anciens de Rome, ou qui s'élèvent à la sagesse parfaite comme Caton qui voit déjà dans son esprit divin le mouvement-même du Destin et de l'Histoire (9.581-584)⁴⁴.

On peut alors rapprocher ce mécanisme de la figure du poète-historien, historien véridique parce que poète. L'inspiration se définit alors comme la capacité de libérer la mémoire de ces deux emprises (fabulaire et fantasme), pour montrer ce qui est vraiment *memorandum*. Ainsi, Marseille entre la tête haute dans l'Histoire, non grâce à la formidable entreprise césarienne pour la réduire, mais par sa singulière vertu (3.388-392)⁴⁵. *A contrario*, selon le même pouvoir discriminant de la fonction poétique, celui qui se croit capable d'inverser le cours de son destin et de se poser ainsi en auteur de sa propre histoire⁴⁶ devient, comme Appius Claudius Pulcher, un objet de *memoria*, mais dans de folie et d'orgueil⁴⁷. Contrairement à son homonyme Appius Claudius Caecus le sage⁴⁸, celui-là a voulu (pré)voir⁴⁹, mais entre dans la *memoria*, en passant au filtre du poète-*uates*, comme le parangon des déments (5.231)⁵⁰.

⁴⁴ Sur la représentation de Caton et sa vision largement inspirée de la littérature historique, rhétorique et philosophique postérieure à sa mort, Lintott 1971, 499-500 et d'importantes remarques sur la création du mythe de Caton chez Grimal 1970, 96. On peut trouver une confirmation intéressante de ce fait, dans l'observation des rituels de divination et de la transmission de la connaissance chez Lucain. Ceux qui demandent à savoir (Appius, Sextus, et à un degré différent César avec les sources du Nil) sont d'une façon ou d'une autre déçus et trompés. La vérité est chez ceux, soit qui reçoivent sans le vouloir un savoir divin (Arruns, la matrone, Nigidius, Phémonoé,...) soit qui accueillent ce savoir dans un cœur apaisé et parfaitement libéré (Caton, Acorée) : on se souviendra d'ailleurs que *deo parere libertas est* (Sen, *Dial.* 7 (*De Vit. Beat.*) 15.7.4.

⁴⁵ *iam satis hoc Graiae memorandum contigit urbi / aeternumque decus, quod non impulsa nec ipso / strata metu tenuit flagrantis in omnia belli / praecipitem cursum, raptisque a Caesare cunctis / uincitur una mora.*

⁴⁶ Il est intéressant de noter que les motifs qui conduisent Appius à Delphes sont très différents selon les auteurs. Pour V. Max. 1.8.10, Appius veut connaître l'issue de la guerre, sans que l'on sache très bien si c'est pour lui ou pour l'ensemble de son camp. Lucain lui est très clair, ce qui pousse Appius c'est la peur de périr dans la guerre (5.67-68 : *solus in ancipites metuit descendere Martis / Appius euentus...*).

⁴⁷ On est là évidemment dans la mémoire historique et non fabulaire, puisque le fait est parfaitement attesté, Mason-Wallace 1972, 131. V. Max., 1.8.10, donne des détails très proches de ceux fournis par Lucain, mais souligne aussi très clairement qu'Appius fut incapable de comprendre vraiment l'oracle que le poète, comme le moraliste, lui expliquent *a posteriori*.

⁴⁸ C'est aussi son aïeul à la sixième génération. Mason -Wallace 1972, 130.

⁴⁹ La sottise d'Appius n'est pas, De Nadaï 2000, 141, d'avoir cherché une certitude dans la parole prophétique, puisqu'il la trouve effectivement, mais d'avoir voulu se dérober à la guerre et de forcer les secrets de la Fortuna. Il ne s'agit nullement de remettre en cause la terrible puissance oraculaire d'Apollon, mais de réfléchir sur le rapport que la morale individuelle entretient avec l'Histoire. A ce titre, ce texte mérite d'être comparé avec 9.547 et suivants, où une tradition oraculaire, dont la puissance est attestée, selon les compagnons de Caton, par la durée de sa renommée (mais dont on ne sait si elle est tenue ou non par le poète comme marquée de fabulaire), est refusée comme impropre par le Sage qui est lui-même son propre oracle. Voir l'analyse très juste de Morford 1967, 65.

⁵⁰ De Nadaï 2000, 122-150, mais il ne faut probablement pas entendre les vers 5.86-93 en un sens de critique de la mantique apollinienne, car l'oracle, comme tous les oracles lucaniens est parfaitement fiable pour qui sait le lire. Si De Nadaï 2000, 134 voit le poète douter de la puissance du dieu, c'est qu'il ne tient pas compte de l'identité du

*
**

Ainsi s'ébauche une logique de la *memoria* lucanienne qui engage sa vision de l'Histoire, nous ramenant ainsi à l'affrontement liminaire des deux poètes, César et le poète de la Pharsale. S'il se veut l'Homère des latins, le poète ne revendique ce statut que par rapport au regard qu'il porte sur son propre sujet. En effet toute une tradition grecque voit dans Homère un historien et, à ce titre, il peut être pour le poète de la guerre civile un point de comparaison et ouvrir un terrain d'émulation. Mais l'essentiel pour ce qui nous occupe est ailleurs : en assurant la *memoria* de César conformément non aux fantasmes mémoriels du dictateur, mais à la vision unique que possède le seul *vates*, plus philosophe que l'Historien⁵¹ et ouvert à la perception des mécanismes généraux, là où l'historien se perd dans le particulier, le poète fait œuvre à la fois authentiquement poétique et authentiquement mémorielle. La question de la forme se pose alors différemment si l'on considère la parole épique pour ce qu'elle dit des rapports de l'homme et du monde, et du rapport à la mémoire, et non simplement comme une forme littéraire codifiée, et pourvue de ses règles oratoires. En pensant ainsi le discours épique, Lucain répond par avance à l'objection étroitement générique de Servius : ceux qui ne voient pas en lui un poète, mais un historien, ignorent ce qu'est dans son essence même la poésie épique. Uniquement préoccupés de définir des formes et des types d'écriture, ils ne peuvent percevoir le « labeur sacré des poètes », œuvre mémorielle qu'ils réduisent à l'application de recettes purement formelles.

Bibliographie

- Ahl, F. M. (1976) : *Lucan. An introduction*, Cornell Stud. in Class. Philol., 39, Ithaca, New York.
- Albrecht, M. von (1970) : « Der Dichter Lucan und die epische Tradition », *Lucain*. Fondation Hardt, Entretiens sur l'antiquité classique, 15, Vandœuvres-Genève, 267-308.
- Bruère, R. T. (1950) : « The scope of Lucan's historical epic », *CPh*, 45, 1950, 217-235.
- Calonne, N. (2008) : « *Vates Vim facit fati*. Poétique de la violence dans la *Pharsale* de Lucain », *Interférences Ars scribendi*, 5, 2008 à paraître.
- Dick, B. (1963) : « The technique of prophecy in Lucan », *TAPhA*, 94, 1963, 37-49.
- Eliade, M. (1981) : *Aspects du mythe*, Paris.
- Feeney, D. C. (1986) : « 'Stat magni nominis umbra.' Lucan on the greatness of Pompeius Magnus », *CQ*, 36, 1986, 239-243.
- Grimal, P. (1960) : « L'Éloge de Néron au début de la *Pharsale* », *REL*, 38, 1960, 296-305.
- (1970) : « Le poète et l'histoire », *Lucain*. Fondation Hardt, Entretiens sur l'antiquité classique, 15, Vandœuvres -Genève, 1970, 51-118.
- Lausberg, M. (1986) : « Lucan und Homer », *ANRW*, II.32.3, 1985, 1565-1622.
- Leigh, M. (1997) : *Lucan: Spectacle and engagement*, Oxford classical monographs, Oxford/New York.
- Lintott, A.W. (1971) : « Lucan and the history of civil war », *CQ*, 21, 1971, 488-505.
- H. J. Mason – M. B. Wallace (1972) : « Appius Claudius and the Hollows of Eubœia », *Hesperia*, 41, 1972, 128-140.

consultant, qui importe sans doute beaucoup plus (voir aussi *id.* : p. 142) : à un tel personnage, fou et couard, le dieu ne peut répondre, au moins sur un sujet d'importance, mais dévoile au pauvre Appius une vérité qu'il ne peut porter.

⁵¹ De Nádai 2000, 111-112.

- Morford, M. P. O. (1967) : *The poet Lucan. Studies in rhetorical epic*, Oxford.
- Nadaï, J.-C. de (2000) : *Rhétorique et poétique dans la Pharsale de Lucain. La crise de la représentation dans la poésie antique*, Bibliothèque d'études classiques, 19, Leuven.
- Rossi, A. (2001) : « Remapping the past. Caesar's tale of Troy (Lucan BC 9.964-999) », *Phoenix*, 55, 2001, 313-326.
- Salemme, C. (2002) : *Lucano: La storia verso la rovina*, Studi latini, 46, Napoli, 2002.
- Tarantino, S. (2006) : *Fama ou la renommée du genre. La représentation de la tradition littéraire dans l'Enéide de Virgile*, Thèse Lille-III.
- Zwierlein, O. (1974) : Caesar und Kleopatra bei Lucan und in späterer Dichtung, *A&A*, 20, 1974, 54-73.

Version provisoire